*Extrait de la* Revue Médico-Pharmaceutique de Constantinople.

**Année XXIV N° 23.—Novembre 1911.**

4

# A mes Confrères.

Dans les Archives qui portent son nom, le Dr E. Doyen publie une conférence bien documentée sur Molière et les Médecins qu'il a faite au Théâtre *Fémina* le 10 Novembre 1911 (1). En dehors de sa valeur littéraire, cette communication constitue, dans sa partie finale, une sorte d'instructions sur ce que nous ne devons pas faire ; j'ai cru donc très utile de la signaler à l'attention de mes confrères et de m'y arrêter un peu, car le plus souvent ce que nous avons omis et que nous ne devons pas faire, est en médecine, tout aussi bien que dans les autres professions, plus important que ce que nous avons fait ou que nous devons faire.

Le sujet se divise forcément en deux, soit le côté matériel et le côté scientifique, qui doivent se baser tous les deux sur la morale et ne pas s'en départir dans la pratique. Pour commencer par la première, je dois constater que nos mœurs ici sont encore très pures à ce point de vue. J'ai été pendant vingt-cinq ans à la tête du service chirurgical du plus grand Hôpital du quartier franc de Constantinople, de Péra, et il ne m'est arrivé que une ou deux fois d'entendre des propositions *de tantièmes,* faites par des confrères jeunes et fraîchement arrivés des pays contaminés de l'Occident. J'ai indiqué aux jeunes confrères tous les inconvénients que pareil procédé pourrait avoir pour eux-mêmes et je dois dire à leur honneur qu'ils ont été convertis.

(1) *Archives de Doyen*, N° 13 du 16 Novembre 1911. Page 712 et s.

D'un autre côté, j'ai eu l'honneur d'entrer en relations professionnelles avec plusieurs confrères de Paris ; j'ai visité Paris *incognito* pour savoir ce qui s'y passe et j'ai fait plusieurs enquêtes chez les clients qui ont été à Paris pour consulter ou se faire opérer. Eh bien! je dois proclamer que les mœurs de nos maîtres à Paris sont aussi pures que nos mœurs antiques ici à Constantinople. Je ne veux pas mettre en doute la véracité des faits exposés par Mr Doyen ; mais il doit convenir que ce sont les exceptions et pas la règle. Il faut quand même les stigmatiser et cautériser cette plaie hideuse ; l'électrocautère de Mr Doyen est assez puissant pour ce faire. Ceci pour l'histoire.

Mais bientôt nous aurons à résister à une invasion qui est la conséquence de la vie moderne se déroulant avec une rapidité vertigineuse et entraînant, par la force du courant, les caractères les plus austères. Il faut donc nous préparer à temps et comme nous n'avons pas d'autres moyens de défense que la persuasion et que nous ne possédons pas pour nous protéger la voix forte du canon mais seulement celle de notre larynx, les conférences et les publications sont tout indiquées.

Plus que toute autre profession libérale,la médecine est basée sur la conscience dans l'exercice de sa mission, la plus sublime qui ait jamais existé.Lorsque un médecin constate que son client a besoin d'une consultation ou des soins d'un spécialiste, il doit lui proposer celui qu'il croit le plus capable,ne se laissant guider dans son choix que par le souci consciencieux de l'intérêt du malade et par aucune autre considération. A conditions égales de plusieurs confrères il doit les nommer tous et laisser le choix au client. Si l'on insiste à lui demander son choix personnel, alors il est bien en droit d'en nommer un, mais sans chercher à influencer et en ajoutant que les autres sont également bons.

Nos Hôpitaux de Péra, des différentes communautés ou colonies, sont moitié hôpital et moitié mai-

son de santé ; les malades qui ont besoin de soins hospitaliers sont obligés d'en choisir un. Toutes les fois que je devais recommander à un malade d'entrer à un établissement, j'énumérais d'abord les autres et en dernier lieu celui où j'avais mon service ; la plupart des intéressés étaient tellement perplexes qu'ils me demandaient où est-ce donc que j'avais mon service. Alors seulement je le désignais. Voici le secret de la vogue de mon service ; je l'ai dit souvent et je le publie maintenant que je me suis retiré depuis deux ans. Je prie les honorables confrères de croire que je n'exagère pas et de croire aussi que mes intérêts matériels n'en ont pas souffert. Il est vrai qu'on m'a fait la réputation de gâter *les affaires* par ma modération ; mais j'affirme que je ne mérite pas cet éloge et que c'est une réputation usurpée que l'on m'a faite ; j'engage, j'exhorte mes confrères de suivre ces principes et je puis leur garantir qu'ils auront la conscience très tranquille et leurs intérêts matériels sauvegardés.

Je n'ai jamais admis le système de tantième, qui n'existe pas du reste encore chez nous, je le répète ; mais j'ai toujours insisté—*sans être engagé par le confrère*—auprès des clients, qui se faisaient accompagner par leur médecin ou qui voulaient que celui-ci assiste à l'opération, pour régler d'abord le confrère et puis moi.

— Mais c'est un ami, ripostait-on ; c'est notre médecin de famille.

— N'importe! Il s'est dérangé pour vous et sur votre invitation ; vous lui devez plus qu'une simple visite ; vous lui donnerez tant.

C'est ainsi je crois que la dignité professionnelle est sauvegardée sans que nos intérêts matériels soient amoindris.

Et pour clore ce chapitre je dirai que je n'ai jamais accepté à fournir des renseignements *dits confidentiels* à des Compagnies d'assurances sur la vie pour encaisser des honoraires que l'on m'offrait. J'ai fait une communication à la Société Impériale de Mé-

decine (1) et j'ai publié une brochure à ce sujet que j'envoie maintenant encore aux Compagnies d'Assurances toutes les fois que l'on s'adresse à moi pour de pareils renseignements.

Passons maintenant au côté scientifique. Sur ce point Mr E. Doyen doit reconnaître que, malgré l'indépendance de la science, le milieu et l'époque ont fatalement exercé une certaine influence sur ses adeptes. Du temps de Harvey l'absolutisme le plus absolu formait la base de toute administration, de toute institution et il n'a pas manqué d'exercer son influence délétère sur la science aussi. L'école se croyait autorisée de proclamer hautement qu'il n'y a pas de salut en dehors d'elle. Les temps ont changé depuis et, pour ne citer qu'un exemple, je rappellerai le calme avec lequel s'est opérée la transformation radicale en chirurgie par la proclamation des principes Listériens. Et pourtant que de sujets à discussion au commencement avec l'acide phénique et le pansement classique de sept couches (pas plus que moins) de gaze phéniquée ne s'offraient pas aux incrédules et aux esprits pédants de contradiction et d'autorité officielle !

En 1875, j'étais étudiant à Heidelberg lorsque Mr J. Lister, qui n'était pas encore Lord, au cours d'un voyage à travers le continent pour étudier les résultats de sa méthode, était arrivé à la clinique de cette ville et il a eu l'amabilité, sur l'invitation du Prof. G. Simon, de faire toute la visite avec les étudiants et de voir les pansements que nous faisions pour nous indiquer les défauts dans l'exécution. Il a entendu aussi dans la conférence à l'amphithéâtre toutes nos doléances et toutes nos critiques, des élèves aussi bien que du Professeur. Je n'oublierai pas ce qu'il nous a dit avec un calme imperturbable et je le rends à cette occasion à la publicité :

*Je ne pose comme inattaquable que le principe ; les moyens peuvent être perfectionnés et le seront sans doute grâce au travail de l'esprit humain. Nous n'a-*

(1) Communication faite le 2 Mars 1900 à la Société I. de Médecine et publiée dans la *Revue Médico-Pharmaceutique*.

*vons pour le moment que l'acide phénique comme le meilleur moyen pour atteindre notre but. Je suis convaincu que bientôt nous aurons des meilleurs encore.*

Et,en effet, on a eu le sublimé et puis la chaleur humide ou sèche, c'est-à-dire l'asepsie qui n'est autre chose que l'antisepsie par les moyens physiques tandis que l'antisepsie n'est que l'asepsie par les moyens chimiques.Lister est toujours Lister ! Il y a eu pourtant des antiseptiques différents, il y a eu Spray et Salles à la vapeur, il y a eu catgut et soie et tant d'autres choses, mais il n'y a eu qu'une seule publication aigre-douce en Allemagne: celle du Professeur Volkmann contre Krœnlein, et il n'y a eu que Mr Desprès en France qui ne pouvait se consoler de la perte irréparable de son cataplasme. Bien anodin tout ça ! Et j'irai plus loin et j'affirmerai que si le précurseur de Lister, le regretté Semmelweiss, n'était pas emporté par la surexcitation de son état mental, sa méthode serait adoptée plutôt et il aurait eu tout l'honneur du succès.

Et la transformation de nos hôpitaux ne constitue-t-elle aussi une preuve irréfutable de l'action bienfaisante de la liberté générale. Que de discussions acerbes n'aurait-on pas eu du temps de Harvey sur l'effet nuisible de l'air et de la lumière, alors que l'on enfermait non seulement les malades, et que l'on attachait aux chaînes non seulement les aliénés, mais aussi les gens bien portants.De nos jours la transformation s'est opérée sans aucune résistance de la part de l'Ecole et des Autorités officielles ; bien le contraire.

D'un autre côté, s'il y a une réserve prudente sur certaines nouveautés non seulement de l'école mais aussi des praticiens d'une certaine expérience, elle est justifiée par la quantité des remèdes et méthodes inutiles sinon nuisibles que l'on veut chaque jour nous imposer. Pour ne citer que deux cas,je dirai que j'aurai toujours sur la conscience la quantité de lingerie que j'ai abîmé par l'application du bleu de méthylène contre le cancer et je ne pourrai jamais retenir un éclat de rire intérieur lorsque je me rappelle de mes malades qui ont failli éclater comme la grenouille de

la fable,pas à force de souffler mais à force de boire l'eau ozonisée pour se guérir du cancer (1). Et les différentes *ines* et tout le cortège des spécialités!

Il faut donc un peu de réserve et ceux qui ont acquis la conviction d'avoir trouvé quelque chose d'utile doivent le soutenir par des conférences et des publications avec calme et persévérance et ils arriveront à faire triompher leurs idées grâce aux principes de liberté qui ont, de nos temps, pénétré partout.

D'un autre côté, ceux qui occupent le poste important d'arbitre, l'école pour nous, doivent aussi se rappeler toujours qu'il existe des esprits impatients. Le Docteur E. Doyen est un confrère incontestablement génial. Ses procédés opératoires sont remarquables. Il y a plusieurs années,j'ai communiqué à la Société Impériale de Médecine(1) les principes de l'ablation du sein, sans avoir connaissance des travaux de Mr Doyen,qui opère,comme je l'ai appris plus tard par ses publications, d'après ces principes améliorés et rendus par lui classiques dans sa méthode dite anatomique. A la séance du 26 Juin 1900 de notre Société Impériale de Médecine, j'attirai l'attention des confrères sur la méthode d'hystérectomie abdominale de bas en haut qui lui appartient en propre. Si l'on préfère la subtotale à la totale, si l'on suit le procédé de J. L. Faure que j'exécute exactement d'après ses indications et que j'appelle transcervical (2)et si les anciens conseillaient d'extirper les tumeurs parotidiennes de bas en haut pour ligaturer dès le début la carotide externe, il n'en reste pas moins le mérite tout entier à Mr E. Doyen, pour l'hystérectomie et toutes les autres opérations, d'avoir établi, précisé, perfectionné son procédé anatomique. Sa façon d'opérer le goître, comme je me suis persuadé par des observations personnelles très attentives, avant et après ses publications,*est excellente*; tout ce que l'on a dit de la déchi-

(1) Gazette Médicale d'Orient,XXI année,No. 2 du 30 Avril 1889. Compte-rendu de la Séance du 22 Mars 1889 de la Société Imp. de Médecine.

(2) Lors de cette communication, j'ai proposé de remplacer le terme moins élégant *par décollation*, par celui d'*Hystérectomie transcervicale.*

rure de la jugulaire et autres dégats, n'est pas justifié, bien entendu lorsqu'on a appris à opérer; si l'on attend tout de la méthode, il arrivera ce que j'exposerai plus bas pour les instruments. On s'est beaucoup égayé sur son cinématographe; mais c'est un moyen excellent pour l'enseignement et pour conserver à la postérité les procédés de notre époque.

Ses innovations dans l'arsenal chirurgical ne sont pas moins remarquables. Ses instruments de craniotomie et craniectomie sont les meilleurs. Ses pinces sont excellentes; ses pinces écraseurs, grand modèle et petit modèle, rendent des services signalés pour l'application rapide et sûre des ligatures de toutes sortes de pédicules et dans d'autres circonstance différentes. Bien entendu lorsque il y a, avant tout, un opérateur, comme je disais tout à l'heure; car si l'on attend tout des instruments il arrivera ce que nous lisons dans Lucien sur le médecin aux instruments dorés mais incapable d'en tirer profit (1) ou ce qui m'est arrivé à moi au début de ma carrière, il y a vingt-cinq ans.

Il y a une trentaine d'années que le mouvement de la réforme chirurgicale et puis médicale a commencé partout, et il n'y a pas trente ans que le cas a été pour notre capitale. Nos professeurs de chirurgie n'avaient alors à l'Ecole de Médecine de Stamboul qu'un nombre limité de lits pour hommes et pas ou presque pas pour femmes. On y exécutait l'opération classique de la taille, les amputations, l'ablation des tumeurs extérieures, les empyèmes et abcès du foie (par cautères) et ainsi de suite. En ville on peut dire qu'il n'y avait que feu le Dr R. Sarell, un anglais du Levant, qui exécutait des opérations plastiques (tels que fistules vésico-vaginales, périnoplastie), et des laparotomies. Le Dr N. Sévastopoulo a toujours été une étoile filante, qui disparaîssait pour s'en aller chasser ou voyager

---

(1) Λουκιανοῦ, Πρὸς τὸν ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον.

aussi inopinément qu'il était venu (1). Un oculiste distingué, feu le Dr Edwin van Millingen, aussi un anglais, opérait d'après les principes antiseptiques. Il n'était donc nullement étonnant que les deux ou trois nouveaux, parmi lesquels je comptais, étaient appelés à siéger à Constantinople, avec les confrères distingués de l'époque. Les accouchements étaient mieux partagés; car il y avait un certain nombre d'accoucheurs habiles parmi les anciens et quelques nouveaux bien instruits. Un des anciens, feu le Dr D. Orlof, manipulateur adroit, était doué d'une force herculéenne. Lorsqu'il appliquait son forceps, si la tête s'avisait à ne pas le suivre,il était capable de suspendre à sa droite qui tenait le forceps, enfant, femme, sage-femme tenant la femme, lit et tout le reste, tel un Jupiter courroucé qui menaçait de balancer, suspendus à une corde dorée tenue par sa droite, tous les mortels et immortels de son époque. Que le périnée s'en ressentait, inutile de le dire. Il me racontait donc à une consultation, avec un calme également Olympien, qu'il avait bien extrait l'enfant mais qu'il avait perdu le périnée, qui s'obstinait à ne pas revenir encore. Je lui répondis qu'il y avait moyen de remédier à l'impolitesse de ce mal élevé qui était parti en éclat sans prendre congé

et érparer du Forceps le désobligeant outrage.

A l'opération il suivait attentivement les pratiques antiseptiques, alors nouvelles, et la marche de l'opération, mais ce qui l'a le plus impressionné c'était un porte-aiguille à crémaillère dont je me suis servi. A la fin il m'a exprimé sa satisfaction,mais il n'a pas pu omettre de faire entendre qu'avec de tels instruments on peut tout tenter et il m'a prié de lui donner l'adresse du fabricant. Qu'à cela ne tienne, ai-je riposté, vous me permettrez de vous offrir un porte-aiguille. Inutile de vous dire que l'instrument a tenu, dans sa collection, la place d'un bibelot dans une vitrine de salon.

(1) La médecine interne était toujours bien représentée par un nombre respectable de confrères distingués ; actuellement, il en est de même pour la chirurgie et toutes les spécialités.

Si l'on n'applique pas cette mesure mais on juge raisonnablement les choses, on conviendra que les mérites de Mr E Doyen pour la chirurgie sont importants. Je ne parle pas de ses autres travaux, car je ne m'y sens aucune compétence. D'autres et le temps prononceront un jugement impartial. Mais le Dr E. Doyen est un esprit impatient et pétillant qui fait sauter le bouchon avec éclat comme le bon champagne ; pourtant ce vin exquis n'est pas *boycotté* mais *bien goutté* par tous les confrères, officiels ou non.

Si donc il faut du calme et de la persévérance d'un côté, il faut aussi de l'autre de la modération et pas d'obstination à ne pas reconnaître les conditions dans lesquelles un esprit peut penser et produire. Ainsi la science profitera du travail de tous et nous éviterons de nous ridiculiser immortellement par les génies tels que Molière.

Je n'ai pas la prétention de donner des conseils au Dr E. Doyen et à ses confrères de Paris ou de faire la leçon à mes confrères d'ici. Je soumets simplement à l'appréciation des premiers ce que je viens d'exposer et je prie les derniers de lire attentivement mes pensées et la communication du Dr E. Doyen pour empêcher de se produire à l'avenir ce qui se passait dans le temps et se passe encore en partie de nos jours. Car s'il y a un grand nombre de confrères à Paris et ici qui ne sont pas touchés par les faits véridiques exposés par le Dr E Doyen, il faut avouer qu'il y en a, très rares ou presque pas chez nous, qui s'en sont rendu coupables.

Dr Alexandre Pacha Kambouroglou,
Archiâtre honoraire de l'Hôpital National Grec,
Chef-Chirurgien émérite des Hôpitaux Allemand et Russe.

Voici, maintenant, la partie qui nous intéresse le plus de la conférence de M. E. Doyen :

### I. La réception du candidat.

L'assemblée, composée de 8 porte-seringues, 6 apothicaires, 22 docteurs et du bachelier, de 8 chirurgiens dansant et 2 chantant, sort en cérémonie comme elle est entrée.

Cet intermède semblerait une farce inventée de toutes pièces si nous ne possédions pas de nombreux documents sur les cérémonies de réception des jeunes médecins à cette époque.

L'Anglais Loke, passant à Montpellier en 1676, trois ans après la mort de Molière, raconte ainsi une séance de réception du doctorat en médecine :

« On voit arriver une grande procession de docteurs habillés de rouge, avec toques noires ; dix violons jouent des airs de Lulli. Le Président s'assied, fait signe aux violons qu'il veut parler. Il se lève, commence son discours par l'éloge de ses collègues les professeurs de la Faculté et termine par une diatribe violente contre les innovations et contre la circulation du sang (1) ».

Il s'assied et les violons recommencent à jouer. Le récipiendaire se lève et complimente le chancelier, les professeurs et toute l'académie. Il jure de suivre les sains principes, de repousser les innovations et particulièrement la théorie de la circulation du sang.

Les violons recommencent à jouer. Le président prend un bonnet, porté par un huissier au bout d'un bâton, il coiffe le nouveau docteur, lui met un anneau au doigt, aux reins une chaîne d'or, le prie de s'asseoir et la cérémonie continue pour le suivant.

L'Anglais Loke ajoute que tout cela l'a fort peu édifié.

Molière n'a donc pas beaucoup exagéré le ridicule de ces scènes burlesques lorsqu'il exhala, dans *le Malade Imaginaire*, avant son dernier soupir, toute sa rancune contre les médecins. Il exprima dans sa dernière pièce toutes ses déceptions personnelles et railla une dernière fois ces ignorants et ces prétentieux qui n'avaient jamais réussi à le soulager.

Le comte de Bussy-Rabutin écrivit, dès qu'il apprit la mort de Molière :

(1) On nommait alors les partisans d'Harvey les *circulatores;* ce qui en latin signifie « charlatan ».

« Voici Molière mort. J'en suis fâché. De nos jours nous ne verrons personne prendre sa place et peut-être le siècle suivant n'en verra-t-il pas un de sa façon. »

De nombreux documents prouvent que Molière n'a rien exagéré.

*Guy Patin* a écrit à propos de la *mort de Mazarin* :

« Hier le Mazarin a reçu l'extrême-onction. Guénant, Valot, Brazer et des Fourgerais alterquoient ensemble et ne s'accordoient pas l'espèce de la maladie dont le malade mouroit. Brayer dit que la rate était gâtée, Guénaut dit que c'est le foie, Valot dit que c'est un abcès du mésentère. Ne voilà pas d'habiles gens.»

Avant Molière, un auteur espagnol, Tirso, avait écrit une scène de consultation médicale où la *servante* écouta à la porte. Elle entendit l'un d'eux faire cette question : « Seigneur docteur, quels sont, par semaine, les profits de Votre Honneur ? » La réponse fut : « 50 écus. » « J'ai pu acheter ainsi une ferme, un vignoble de 20 arpents, et pâturage où j'ai des vaches, mais je ne laisse pas d'apprécier le bon goût des maisons que possède Votre Honneur. » L'autre dit : « On parle, je ne sais que faire de l'argent que je gagne. Chose étrange de voir que, sans être des bourreaux, nous sommes payés pour tuer ! — Laissons cela, dit un autre, et dites-moi quelle a été votre fortune au jeu de cette nuit. — J'ai perdu. — Les chances sont variables. Mais avez-vous beaucoup de livres ? Deux cents volumes, ce n'est pas dire assez, avec quatre doigts de poussière ; car ils ne m'adressent jamais une parole, et moi, je ne vais pas voir ce qu'ils renferment. Charlatanisme et ignorance nous donnent de quoi manger. Cependant nous avons suffisamment parlé. Allons voir notre malade, qui a grande confiance dans notre consultation. » Ils allèrent, et celui qui portait la plus respectable barbe dit : « Notre conclusion est qu'à l'instant même on lui frictionne les jambes, que sur tout le dos on lui applique 14 ventouses, et qu'on fasse 3 ou 4 incisions : qu'on lui mette sur le cœur un emplâtre, et qu'on l'oigne d'eau de fleur d'oranger ; puis qu'elle espère du Ciel que la consultation d'aujourd'hui lui rendra bientôt parfaite santé. On leur donna 200 réaux. »

Les prescriptions des *médecins* attestaient leur ignorance :

Argan devait se promener dans sa chambre. Il

s'arrête, ne sachant pas s'il devait marcher en long ou en large.

Les *nombres*, comme dans la Rome antique, avaient une importance considérable :

*Diafoirus*, interrogé par *Argan* sur le nombre de grains de sel qu'il faut mettre dans un œuf, répond : 6, 8, 10, par *nombres pairs*, comme pour les médicaments, par les *nombres impairs*.

*Madame de Sévigné*, qui n'avait pas vu le *Malade Imaginaire*, écrivait ces lignes :

« On lui a ordonné de prendre 16 gouttes d'élixir dans 13 cuillerées d'eau. S'il en eût pris 14 au lieu de 16,— il était perdu. » Elle mettait plusieurs médecins en contradiction et riait de leur embarras.

Les médecins croyaient à l'influence de l'astrologie.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure dominaient certaines maladies et certains organes.

*La Lune* dominait les yeux, le cerveau, et comme cet astre étendait sa domination sur toutes les planètes, on ne devait jamais agir sans l'avoir consulté.

En 1714, Dionis professait qu'on ne devait opérer la cataracte qu'au *printemps* et à l'*automne*, et pendant le déclin de la lune.

En 1658, Thévenon, chirurgien du roi, ne saignait pas au premier ni au dernier quartier de la lune «les humeurs étant en ce moment retirées du centre du corps. »

Il avait dû faire à cette époque quelques saignées blanches.

La *saignée*, les *purgatifs* et les *lavements* étaient très en honneur, et Molière n'a pas exagéré l'abus qu'on en faisait alors. Les médecins les plus célèbres n'admettaient pas qu'on ne partageât pas leur opinion à cet égard :

Guy Patin écrit à propos des saignées, le 19 janvier 1663: « J'ai fait saigner autrefois un enfant de trois jours pour une érysipèle qu'il avait à la gorge. »

Il avait écrit le 3 juin 1661 : « Enfin M. Courtois est guéri ; je ne l'irai plus voir qu'en passant ; il a été saigné en tout 22 fois et purgé 40 fois. »

En un an, Charles Bouvard fit administrer à Louis XIII 215 purgations, 212 lavements et 47 saignées.

Bouvard fut anobli en Mai 1639.

Guy de la Brosse, ancien médecin de Louis XIII,

au cours de la maladie dont il mourut, refusa ce qu'il appelait « le remède des pédants sanguinaires. »

Guy Patin dansa sur sa tombe et dit : « Le diable le saignera à l'autre monde, comme le mérite un fourbe, un athée, un homicide et un bourreau public, comme il l'était. » Selon lui son confrère devait être damné pour avoir refusé de mourir dans les formes !

Mauricean écrit : « M. Jamot, mon confrère, m'a dit avoir saigné une femme 48 fois durant le cours d'une seule grossesse, savoir 45 fois du bras, 2 fois du pied et une fois de la gorge».

En 59 ans, Louis XIV a pris 2,000 purgatifs, sans compter les lavements. Il fut saigné 38 fois.

Voici quelques sujets de thèses inaugurales qui témoignent de l'ignorance des médecins du XVII^e et du XVIII^e siècle :

1639.— Doit-on saigner une jeune fille folle d'amour ?

1641. — Vivre seulement de pain et d'eau est-il salutaire ?

1643:— S'enivrer une fois par mois est-il salutaire ?

1646.— La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature?

1650.— Les jolies femmes sont-elles plus fécondes que les autres ?

1662. — Le libertinage amène-t-il la calvitie ?

1668.— La cure de Tobie par le fiel d'un poisson est-elle naturelle?

1669.— La femme est-elle plus amoureuse que l'homme ?

1699.— De l'influence des comètes sur les maladies.

1729.— Une femme est-elle d'autant plus féconde qu'elle est plus amoureuse ?

1733.— Les hommes chastes sont-ils plus rarement malades que les autres et plus facilement guéris?

1737.— L'eau-de-vie est-elle de l'eau de mort ?

1745.— Les littérateurs doivent-ils se marier ?

Les médecins ne vivaient pas en meilleure intelligence qu'aujourd'hui.

Astruc et Dibon: spécialistes de l'avarie, se faisaient au XVIII^e siècle une concurrence déloyale et s'invectivaient publiquement, puis ce fut la querelle de

Dibon et de Torres, qui publia des lettres de malades imaginaires, guéris par lui.

Cette suprême ignorance n'empêchait pas les médecins d'alors de toucher de beaux honoraires. Les médecins en vogue gagnaient à Paris 30,000 à 40,000 francs. Les médecins de la Cour étaient traités en véritables princes de la science, en dépit du peu de services qu'ils rendaient réellement.

Leurs charges, au temps de Louis XIV, se vendaient, ce qui faisait dire à Guy Patin, qui fut doyen de la Faculté, à propos de la charge de premier médecin du roi, mise en vente par Mazarin, le 7 juillet 1552 : « C'est une place pour laquelle Mazarin cherche 3,000 pistoles. Il l'a offerte à ce prix-là à Guenaut, qui l'a refusée et l'on croit que Valot les donnera. Ainsi tout est à vendre, jusqu'à la santé du Roi. »

Après Mazarin, il est vrai, les charges de médecin de la Cour ne furent plus vendues. Elles n'en furent que plus profitables à leur titulaire.

Il n'est pas sans intérêt, à propos des honoraires des médecins de cette époque, de rappeler l'histoire de la fistule à l'anus de Louis XIV.

Louis XIV paya en roi le service qu'on venait de lui rendre et l'on peut estimer que la *grande opération*, comme on l'appela, coûta à la France au moins un million de notre monnaie. D'Aquin reçut 100.000 livres, Fagan 80,000 livres, Bessières 40,000 livres ; les 4 apothicaires eurent chacun 12,000 livres, Laraye toucha 400 pistoles, Félix eut 300,000 et la terre des Moulineaux. Il eut plus encore, l'affection et la reconnaissance du roi, qui lui avait déjà donné 100,000 livres deux ans auparavant et qui l'anoblit quatre ans après, l'autorisa à s'appeler au lieu de Félix Tassy, Félix tout court et à y joindre le titre d'écuyer. Les Lettres patentes ont d'ailleurs bien soin de stipuler que cette faveur lui est accordée « à la charge de vivre noblement, sans néanmoins que l'exercice de notre premier chirurgien, que nous voulons être continué par le dit Sieur Félix, lui puisse être imputé à dérogance. »

D'Aquin et Fagan ont suivi l'opération à peu près au même titre que Louvois ou que Madame de Maintenon, en spectateurs.

A la fin du règne de Louis XIV, le premier médecin touchait 40,000 livres d'appointements. Il avait la surintendance du Jardin des Plantes, celle de toutes

les eaux minérales de France, et vendait les brevets de remèdes secrets.

Il recevait le brevet de Conseiller d'Etat, en prenait la qualité, en touchait le traitement (compris dans les 40,000), avait le droit d'en porter le costume. Même s'il n'était pas Docteur de Paris, lorsqu'il daignait honorer la Faculté de sa présence, le Doyen précédé des bédeaux allait le recevoir à la porte. Le plus envié de ses privilèges était celui de pénétrer tous les jours dans la chambre du roi pendant que le monarque était encore au lit et avant les premières entrées. Il devait aussi toujours être présent et en robe de satin au dîner de Sa Majesté. Il avait le titre de comte et transmettait à ses descendants une noblesse réelle.

La clientèle du premier médecin était immense, car tous les courtisans tenaient à honneur d'avoir le même médecin que le roi

Le Dr Raynaud a écrit à propos des médecins du temps de Molière :

« La Faculté d'alors voulait que le progrès vînt d'elle, et non d'ailleurs. Elle sacrifiait la chirurgie à de mesquines colères. Elle proscrivait la circulation du sang parce que celle-ci venait d'Angleterre, l'antimoine parce qu'il venait de Montpellier, le quinquina parce qu'il venait d'Amérique.

## II. Le plus important !

### ce que nous devons éviter de faire !

Les collèges médicaux sont-ils moins intransigeants de nos jours ?

Si nous comparons la pratique de la médecine au XXe siècle à ce qu'elle était au temps de Molière, nous croyons revivre à bien peu de chose près les principales scènes de ses comédies.

Le médecin Purgon et son beau-frère Diafoirus, sachant conquérir par leur habileté et par leurs intrigues la confiance d'une famille, à la double fin de s'assurer de gros honoraires et la dot d'une riche héritière, n'est-ce pas là une aventure très moderne et mille fois renouvelée ?

La consultation de M. Pourceauguac ne s'est-elle pas renouvelée maintes fois, et combien sont encore fréquents les internements de certaines personnes, dont la véritable folie est très contestable ?

La cause fameuse de l'Ogresse, Jeanne Weber, est riche en scènes dignes de Molière. N'a-t-on pas fini par l'enfermer comme folle, de peur qu'un nouveau débat vint démontrer avec évidence les erreurs des premières expertises ?

Je rappellerai à ce propos la querelle de quelques spécialistes de l'avarie du XVIIIe siècle, Astruc-Dibon et les Torrès, qui se volaient les malades jusque dans leurs maisons de santé réciproques et se provoquaient dans un *duel* professionnel, afin de démontrer la valeur de leurs traitements.

N'avons-nous pas assisté en 1891, au Congrès de Chirurgie, à une provocation analogue d'un chirurgien célèbre à un de ses contradicteurs, auquel il proposa un *match* en un certain nombre d'opérations ? Ce match chirurgical fut bien près d'avoir lieu, et finalement, celui des deux adversaires qui était certain d'avoir le dessous esquiva la provocation, comme étant contraire aux convenances.

Les difficultés de la lutte pour la vie, qui augmentent de jour en jour, provoquent des scènes dignes des Bahis, des Tomès et des Macroton de *l'Amour Médecin*, qui, prêts à se prendre un client par les procédés les plus vils, se trouvent réunis par l'intérêt commun lorsqu'il s'agit d'une consultation rémunératrice.

Les travers des grands médecins sont bien connus de leurs élèves, qui en rient. Des étudiants malicieux ont représenté naguère un de nos plus grands consultants faisant ses diagnostics sur les malades de l'Hôtel-Dieu du haut des tours de Notre-Dame avec une longue-vue. Il était très demandé en consultation. Il arrivait à l'heure exacte et partait de même, afin de ne pas perdre son temps, c'est-à-dire le prix d'une autre consultation. Il examinait le malade tellement vite que la famille admirait sa sagacité. Le boniment était bien tourné et, discrètement à la porte, le Maître insinuait à son confrère : « Etes-vous content de moi ? faites-moi revenir bientôt. »

Il ne faudrait pas que vous écoutiez bien souvent à la porte du salon où se réunissent les médecins consultants, pour entendre converser beaucoup de la pièce à la mode, de la chute du ministère ou des intrigues d'un collègue, candidat à l'Institut, et très peu du malade.

Un autre grand consultant faisait des ordonnances comme au temps de Molière : Des pilules de mie de pain ou à peu près. Il fallait marcher 100 pas,

prendre une pilule, marcher 80 pas et prendre la seconde ; le malade devait se reposer une demi-heure avant de prendre la troisième, et ainsi de suite.

Certains d'entre vous les ont connus tous deux.

La plupart des sociétés savantes ne sont que des officines de réclames mal déguisées et les disputes des médecins sont aussi acerbes qu'au temps de Molière.

« Vous avez pris sa drogue, dit un bon confrère. Vous êtes empoisonné ! »

On croit entendre Guy Patin disant d'un de ses adversaires :

« N'ayez pas peur qu'il prenne de l'antimoine, quoiqu'il en ait tant donné ; il nous dirait qu'il n'en a pas besoin et je le crois ; mais 3 ou 4,000 personnes, qu'il a tuées, en diraient bien autant, si elles pouvaient parler. »

On se souvient encore de la lutte acharnée de Peter contre Pasteur.

Pasteur, grâce à son génie, a triomphé. Survient-il une nouvelle découverte, de nature à modifier la conception actuelle de la thérapeutique, les ennemis d'autrefois se mettent d'accord : les sous-Peter se réunissent aux sous-Pasteur et une cohorte intransigeante se précipite avec acharnement sur ce qui sera, sur la *vérité de demain*.

Nous entendons tous les réactionnaires de la Science siffler dans leurs repaires, comme les crapands mis en scène par notre grand poète national Edmond Rostand, et chanter d'un ton lugubre : «C'est nous qui sommes les crapands, et nous crevons dans nos vieilles peaux ».

Il y a si peu de médecins qui soient de véritables savants, capables, à l'exemple du Professeur Cornil, d'accueillir avec empressement jusque dans leurs dernières années les conquêtes nouvelles de la Science !

L'ambition domine, en effet, chez la plupart des médecins, presque tous les autres sentiments.

L'âpreté de la lutte est plus grande encore qu'au temps de Molière, par suite de l'augmentation inquiétante du nombre des médecins et de l'importance matérielle des situations privilégiées. Les ambitieux recherchent les décorations et les places honorifiques: Professorat, Titulariat des Académies, dans le double but d'être plus considérés et d'augmenter le chiffre de leurs honoraires.

Les hommes n'ont pas changé.

Les mœurs professionnelles ne se sont guère modifiées, ou tout au moins elles ne se sont pas modifiées en bien.

Le mal ne serait pas trop grand si l'on ne pouvait reprocher à certains médecins de notre temps que leur ambition, trop souvent incompatible avec leur valeur réelle. Mais il s'est formé dans la médecine, comme dans d'autres professions, des associations clandestines, qui commencent à être démasquées.

« Qu'il est donc curieux, m'écrivit récemment un de nos grands écrivains, d'étudier les *sociétés secrètes des médecins, qui s'organisent contre leurs clients!* » C'est, répondis-je, que la médecine est loin d'être, comme on voudrait encore le croire, un sacerdoce : *Elle n'est qu'une profession, dont il faut vivre.* Que Molière n'est-il plus là, pour représenter au théâtre les scènes extraordinaires de ces petites associations médicales, où un médecin, un chirurgien et quelques spécialistes se repassent de l'un à l'autre des malades crédules !

Cet observateur admirable aurait trouvé maintes scènes aussi pittoresques que la consultation de M. de Pourceaugnac et il aurait fait des rapprochements extraordinaires entre l'immoralité professionnelle de quelques-uns des plus grands et celle d'un grand nombre de petits.

Je voudrais voir décrire, avec la verve de Molière, ces réunions hebdomadaires des affiliés de ces associations médicales qui viennent rire des aventures piquantes de la semaine et se partagent les honoraires.

Les honoraires ! N'est-ce pas le principal objectif du jeune étudiant, qui rêve de la vie d'honneurs et de luxe des maîtres en renom. L'avenir est devant lui, et il le veut somptueux.

C'est ainsi que les difficultés journalières de la vie ont poussé de grands médecins, que nous ne saurions trop sévèrement juger, à proposer à des jeunes confrères des remises considérables sur « les affaires » qu'ils leur apporteraient.

*Une affaire !*

C'est ainsi que se nomme, en effet, pour un grand nombre de praticiens, chaque nouveau malade. Et le patient, ballotté de consultation en consultation, ne se doute guère que son médecin cherche tout simplement le chirurgien ou le spécialiste dont il tirera le plus d'argent.

On se souvient encore des rumeurs qui accueillirent il y a quelques mois une pièce du Grand Guignol, intitulée *Dichotomie*, terme botanique qui signifie le *partage en deux*. On m'a raconté le thème de la pièce.

Un chirurgien pratique sur une malade une opération discutable sinon inutile, et le médecin traitant refuse les honoraires que lui offre son collègue. Ce thème est faux et l'auteur s'est mal documenté. S'il était au courant des mœurs professionnelles de la grande majorité des praticiens de la capitale, il saurait que le médecin demande presque toujours, exige même, et ne refuse jamais. Certains chirurgiens et certains spécialistes besogneux sont même arrivés à proposer et à donner aux médecins traitants, pour s'assurer des clients, les *deux tiers* de leurs honoraires.

Aussi la pièce du Grand Guignol fut-elle *excommuniée* par la plupart des syndicats et des sociétés médicales ; les médecins du théâtre déclarèrent même qu'ils refusaient d'assurer le service tant que la pièce resterait au programme.

Des réunions médicales orageuses eurent lieu et le bureau transmit à la presse un ordre du jour conçu à peu près en ces termes:

« L'assemblée proteste contre la thèse soutenue dans la pièce intitulée *Dichotomie*, et déclare que cette pratique est réprouvée par le corps médical. »

« — Quelle audace est la vôtre, dis-je le lendemain à l'un des militants, de protester publiquement contre la *Dichotomie*,quand, au contraire, c'est vous et les vôtres qui prétendez l'imposer aux chirurgiens et aux spécialistes !

« Que voulez-vous, dit-il, nous n'avons pas dit la vérité ; mais il faut sauvegarder à tout prix nos intérêts : nous exigeons le partage des honoraires, mais nous entendons que ce partage se fasse à l'insu des malades et de leur famille. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à blâmer publiquement la thèse de la pièce du Grand Guignol ».

Tartufe n'eût pas dit mieux.

Tout récemment, on vient de faire quelque bruit au sujet d'une nouvelle pièce de théâtre, qui ferait connaître exactement au grand public les dessous de ces tripotages et le mettrait en garde contre les pratiques indélicates de certains médecins. Si cette information est exacte, nous devons féliciter l'auteur de

son intervention courageuse. Souhaitons que, nouveau Molière, il réussisse à moraliser la médecine actuelle en dévoilant les turpitudes de quelques-uns et en bafouant à tout jamais, pour le plus grand bien de l'humanité souffrante, les médecins-Tartufe ?